NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. PIERRE CHAPPON,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

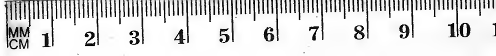
Médecin du Bureau de bienfaisance, division de l'Ouest, et présidant le Bureau de consultations gratuites du dixième arrondissement;

PAR M. LE DOCTEUR MENURET,
Un de ses Confrères et Collègues, etc.

Justum et tenacem propositi virum.

UNE équité sévère, une inflexible fermeté, furent les traits principaux du caractère de l'estimable confrère qui vient d'être enlevé, par une mort lente et prématurée, à une épouse chérie, à un fils intéressant, à des amis nombreux, qui savaient l'apprécier, à des collègues, dont il avait mérité l'estime et l'affection, et aux pauvres, dont il fut toujours la ressource et le soutien.

M. *Chappon* naquit à Clermont, département de



la Marne, d'une famille recommandable dans le barreau, le 15 octobre 1749. Les leçons et les exemples de ses parens le disposèrent, dès son enfance, à la vertu ; il reçut ensuite dans les colléges cette éducation libérale et scientifique, qui était autrefois et qui paraît devoir être à l'avenir usitée et nécessaire avant de se présenter aux Universités. C'est à celle de Nanci, sous d'excellens maîtres, qu'il étudia la médecine avec une ardeur et un goût qui préparent et assurent le succès. Il y reçut le bonnet de docteur en 1781. Mais loin de se croire autorisé, par ces études de l'école et par ce titre, à exercer cet état difficile, important et délicat, il sentit le besoin de joindre aux connaissances qu'il avait puisées dans les livres et les cahiers, l'expérience, qui ne s'acquiert qu'au lit des malades. Plus éloigné encore de se former cette expérience aux dépens d'un public aveugle et confiant, il voulut la devoir aux conseils et à la direction d'anciens Médecins, dont il se faisait le compagnon, l'écolier, l'émule, le substitut et l'ami, soit dans les hôpitaux, soit dans les établissemens de charité. Cet exercice ne fit que développer et favoriser les vertus dont il avait le germe, en donnant à ses lumières plus d'étendue, de solidité : ce sentiment de justice dont il était pénétré, celui de la dignité et de l'importance de son état, lui rendaient étrangers et odieux les moyens d'intrigue qui vont au-devant de la confiance, ceux de bassesse qui, quelquefois,

sont employés pour la retenir. L'aisance qu'il tenait de ses parens lui permettait d'attendre celle qui arrive lentement, conduite par la sagesse et le succès. Il est douloureux, sans doute, mais il est trop vrai qu'il faut de la fortune pour apprendre et pour commencer à être Médecin. Les vertus et les mœurs sont dans cette profession d'autant plus nécessaires, que les écarts sont plus faciles et plus dangereux : mais, suivant la remarque de l'Empereur Justinien, *elle les inspire autant qu'elle les exige.* Elles dominaient dans l'ame de M. *Chappon;* elles éclataient dans ses principes et dans sa conduite, dans sa vie privée et publique, dans l'exercice de son état, et dans les fonctions étrangères que des circonstances et l'honneur lui imposèrent passagèrement. Il avait une telle sévérité dans les manières, dans le ton même, qu'elle allait quelquefois jusqu'à la dureté. Son éloignement, son horreur pour le vice, l'intrigue, l'hypocrisie et la bassesse, s'étendaient quelquefois jusqu'à ceux qu'il en croyait atteints. Il souffrait trop impatiemment l'orgueil, les prétentions, la réussite et la fortune qui en dérivaient, et il ne dissimulait pas assez ses sentimens et son opinion à leur égard : il eût peut-être dû se borner à les censurer par sa conduite et ses principes. Dans bien des cas la tolérance, l'indulgence et le silence sont une vertu, sur-tout pour un Médecin.

Malgré cette sorte de dureté dans son ton et ses

manières, malgré sa tenace inflexibilité dans ses idées, il fut auprès de ses nombreux malades, bon, sensible, attentif et complaisant; il a su conserver, comme amis, ceux qu'il avait, par ses lumières, délivrés de leurs maux, et il a mérité l'affection et l'estime de ceux de ses confrères qui l'ont vu le plus habituellement, et qui ont partagé avec lui le zèle, le dévouement et les travaux dont les pauvres étaient l'objet, et qui n'avaient pas à redouter la franchise de sa vertu.

C'est dans cette partie intéressante de sa carrière que nous ayons sur-tout à présenter M. *Chappon* à la vénération, à la reconnaissance, aux regrets des êtres honnêtes et sensibles. Son nom ne sera pas inscrit dans les fastes publiques avec une longue série de titres honorifiques, littéraires, productifs; il n'en eut qu'un : celui de *Médecin des pauvres*, soit comme attaché au Bureau de bienfaisance, soit comme membre du Bureau de consultations gratuites dans le dixième arrondissement. Rien dans ces places n'offre à l'intérêt et à l'amour-propre des jouissances et même des perspectives; mais elles favorisent puissamment le désir et fournissent de nombreuses occasions et quelques moyens de faire du bien, beaucoup de bien. Les assemblées pour les consultations gratuites, qui se tiennent tous les jeudis depuis midi jusqu'à deux ou trois heures, exigent, sans doute, le sacrifice d'un tems précieux; mais il est adouci par la conformité

et le concours du zèle des collègues qui y contribuent, par l'ardeur des jeunes adjoints qui y assistent et y coopèrent. Là, sans rivalité, sans prétentions, sans discussions verbeuses et futiles, sans projet de dominer et de briller, tous les avis tendent au bien, et sont assez exactement suivis, parce que les moyens d'exécution sont fournis à ceux qui sont inscrits sur le registre des pauvres.

Les fonctions des gens de l'art qui, attachés aux bureaux de bienfaisance, visitent les malades indigens dans leurs tristes domiciles, sont, à tous égards, plus dures et plus pénibles. C'est au faîte des maisons, par des escaliers longs, obscurs, escarpés, ou dans des réduits enfoncés et humides, qu'il faut le plus souvent aller chercher le grabat du malade; c'est au sein du dénuement, de la mal-propreté, de l'infection, qu'on le trouve. Jamais M. *Chappon* n'a été arrêté par les fatigues, les difficultés, les désagrémens et les dangers attachés à ce service; le sentiment et le devoir les lui allégeaient ou les lui faisaient braver. Il a sans doute gémi souvent sur le peu de proportion qu'il y avait entre les besoins et les secours, sur le défaut de linge, de feu, de garde, etc., sur les entraves ~~mêmes~~ dans les hospices, et il désirait, à ces égards, des changemens et améliorations faciles et nécessaires. Malgré la médiocrité de sa fortune, il a souvent suppléé par des aumônes, que la bonne application sanctifiait, aux

// mises à l'admission des vrais ma

secours qu'il ne pouvait pas obtenir. Il était trop instruit pour voir la structure admirable de la machine humaine sans remonter à son auteur, pour la contempler, joignant l'intelligence à la vie, la raison aux sensations, la liberté aux passions, etc. sans reconnaître la portion du souffle divin qui en est le principe, et sans être pénétré d'admiration et de gratitude pour celui de qui il émane. Mais il était loin de se borner à une piété contemplative ou verbeuse, à une affection passive; il avait cette religion active, cette charité pratique, qui est le complément de la loi chrétienne; il suivait, autant qu'il était en lui, les préceptes et les exemples de l'Homme-Dieu qui a signalé sa mission divine en secourant les malheureux, consolant les affligés, et guérissant les malades.

C'est par l'exercice de ces soins habituels, pénibles et fatigans, joints aux travaux multipliés que la confiance très-étendue réclamait et dont le produit était nécessaire à son existence et à celle de sa famille, que ses forces et sa santé ont été prématurément usées et épuisées. Depuis quelques années des incommodités fréquemment renouvelées, quelquefois graves, le forçaient à des interruptions fâcheuses, que sa position et son zèle le forçaient à abréger trop tôt. Enfin une maladie grave, trop préparée dans des organes affaiblis, ne put être qu'imparfaitement guérie. Il resta long-tems infirme, languissant; mais

toujours animé du même esprit de charité, il continuait de donner chez lui des conseils aux pauvres à qui il ne pouvait plus faire de visite. Ses collègues ont tâché de le suppléer, de l'aider lui-même de leurs conseils, de lui offrir les consolations de l'art et de l'amitié.

La fin de sa carrière a été ainsi adoucie par ces marques d'estime et d'affection auxquelles il était fort sensible. Son courage et ses espérances étaient soutenues par le tableau de sa vie entière, pleine de bienfaisance et de vertu. Il s'est ainsi endormi du sommeil du juste, cessant de vivre et de souffrir, le 24 avril 1810. Les regrets bien fondés de sa famille, de ses collègues, de ses amis, de tous les gens de bien, et sur-tout des pauvres, l'ont accompagné au tombeau. C'est le terme où tend nécessairement tout ce qui vit, où s'engloutissent à jamais toutes les jouissances. Le vrai philosophe, sage, bienfaisant et religieux en voit au-delà d'autres qui l'attendent, et qui sont sans mélange et sans fin.